

## Tous les chemins mènent à Québec

Pierre Morency

Number 151, Fall 2008

Québec vue par...

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44093ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Morency, P. (2008). Tous les chemins mènent à Québec. *Québec français*, (151), 46–47.

*Québec est une ville où la nature est partout présente. Tournez sur la rose des vents, vous verrez quelque part les montagnes, le fleuve, des caps, des îles, des bois.*

Pierre Morency, *Lumière des oiseaux*, 1992.



## TOUS LES CHEMINS MÈNENT À QUÉBEC

PAR PIERRE MORENCY\*

Quand, le soir, en venant des montagnes par le boulevard Laurentien, vous descendez vers les lumières de la ville, vous êtes surpris de leur quantité, vous êtes étonnés de découvrir l'immensité de Québec. Pareillement, le matin cette fois, lorsque vous débouchez au sommet de la côte de la Miche à Saint-Joachim et que vous apercevez, loin vers l'ouest, la ville entière baignant dans la clarté, vous avez vraiment le sentiment de vous diriger vers une ville remuante, compacte, bigarrée, au profil finement structuré. Il faut dire aussi l'impression de solidité tranquille que donne Québec quand on l'aborde par le traversier qui vous ramène de Lévis. C'est que Québec est plus qu'une agglomération de province, serrée dans ses fortifications, drapée dans une suffisance nostalgique. Capitale d'un état, siège du gouvernement, Québec est à la fois une ville d'histoire et une cité moderne. Loin d'être un lieu mythique pour collectionneurs de cartes postales, cette ville est réelle. Et qui plus est, elle est unique. Elle a du relief et du caractère. Et elle a peut-être de l'avenir.

En vingt-cinq ans de vagabondage, de rêverie et de contemplation dans les rues et dans les parcs de Québec, j'ai vu peu à peu la ville s'ouvrir au monde, devenir moins farouche aux nouveautés. J'ai vu s'épanouir l'université et les écoles, j'ai vu les étrangers mieux accueillis quand ils voulaient s'établir à demeure. J'ai vu naître les théâtres. J'ai entendu des musiques diverses,

des clameurs nouvelles, des paroles inédites. J'ai vu se multiplier ces lieux poétiques que sont les cafés, les petits restaurants et les terrasses ; c'est là qu'autour des tables les gens rencontrent des gens, frottent leurs idées, échangent des volumes, avouent des désirs, élaborent des projets.

C'est cela le charme de Québec. Cela et sa lenteur, son hospitalité bon enfant, sa candeur. Cela et la manière dont la lumière s'attarde au flanc d'un mur plusieurs fois centenaire, pénètre au fond d'une cour par une porte cochère, souligne les magnifiques toits à lucarnes de la vieille ville, de Saint-Jean-Baptiste, de Montcalm, de Saint-Sauveur. Et cette lumière qui explose dans les rues étroites de la basse-ville, les matins d'été, possède une douceur incomparable.

Le charme de Québec n'est-il pas également dans l'ouate de ses après-midis d'hiver, dans la danse des flocons sur le damier polychrome des toitures et dans ces fêtes qui s'allument au moindre prétexte ? Est-il ailleurs une ville aussi prompte à faire éclater son printemps, à se dévêtir d'une saison pour se parer des splendeurs de la suivante ? Et le large fleuve, veine capitale de tout le continent, ne porte-t-il pas en lui la source de maints enchantements ?

De tous les coins qui m'ont ébloui sur cette planète, il en est un qui m'est cher entre tous. Laissez-moi vous y conduire, de préférence un soir d'été, vers sept heures. La rue D'Auteuil, quand on



la remonte vers le fleuve, vient buter contre un talus gazonné qui marque vers l'est les derniers contours de la Citadelle. Il faut alors tourner à gauche et gravir la pente douce de la rue Saint-Denis, où une vingtaine de maisons à deux ou trois étages, parmi les plus belles du Quartier latin, font face justement à la calme petite prairie de la Citadelle. Après avoir admiré, en passant, l'architecture du Conservatoire d'art dramatique, il faut marcher lentement vers le bout de la rue. Ne vous laissez pas rebuter par l'affiche indiquant un cul-de-sac. Avancez et vous découvrirez un léger escalier de bois qui mène tout en bas à la rue Dufferin. Ne descendez pas tout de suite. Sur la première marche, laissez planer votre regard au-delà du belvédère, là où le Saint-Laurent pratique dans le paysage une trouée gigantesque. Tout y est offert : les Laurentides venant rejoindre la fleuve avec le Cap Tourmente, l'anse de Beauport derrière le Bassin Louise, la pointe de l'Île d'Orléans, la pointe de Lauzon et, entre les deux, l'ouverture sur l'estuaire, sur l'infini. C'est là que sont apparus, le 3 juillet 1608, venant de l'aval, Samuel de Champlain et ses compagnons. Devant eux, au moment exact où les barques frôlent la pointe de l'île, se déploie le plus saisissant des paysages : promontoire au flanc irisé, berges boisées, prairie, rivière. Les voyageurs rencontrent ici le premier rétrécissement du fleuve depuis le golfe. Entre les deux rives, à peine une portée de canon. Champlain avait lui-même entendu, pour nommer ce détroit, le mot *Quebecq* de la bouche même des indigènes lors de sa première expédition, cinq ans plus tôt. Ici, sur cet emplacement stratégique, un groupe d'hommes rêvent d'établir une installation permanente. La force énigmatique qui les habitait a été à l'origine de cette ville qui ouvre sur le monde ce qu'il est convenu d'appeler des perspectives...

Il m'arrive parfois d'imaginer ce que pourrait être l'avenir de Québec tant il est évident que cette ville n'a pas encore connu son âge d'or.

Déjà sollicitée pour les rassemblements et les fêtes populaires, elle deviendrait le lieu idéal des vastes rendez-vous internationaux. Sa réputation de cordialité se répandrait à travers les continents. On viendrait du plus loin fraterniser, rêver, se reposer dans cette ville enchâssée dans la grande nature, que les étés enflamment doucement. D'ici là, elle aurait pris le temps d'aménager le long de la Saint-Charles un parc plein d'ombres et de couleurs où il ferait bon s'asseoir sous la futaie en regardant les enfants pêcher sur les quais, en regardant les canots faire lever des milliers d'oiseaux. De vrais architectes auraient redonné du panache aux quartiers malmenés par les promoteurs. Les trottoirs seraient larges, les façades, ornées de sculptures et de fleurs et dans les vitrines – ô les vitrines ! – les créations du génie de ce peuple côtoieraient les merveilles venues de toutes les cultures. Ce serait la ville des fontaines et de toutes les nourritures, la ville recherchée par les amoureux, la ville qu'on voudrait avoir visitée avant de mourir. □

\* *Écrivain*

Texte paru dans *Le Devoir* le 20 avril 1991, p. D1, et reproduit ici avec l'aimable collaboration de l'auteur. NDLR : Depuis la parution de cet article, plusieurs souhaits exprimés par Pierre Morency ont été réalisés : Québec a été l'hôte de divers événements internationaux, dont le Sommet des Amériques (avril 2001) ; les berges de la rivière Saint-Charles ont été en bonne partie renaturalisées et aménagées, et les boutiques de designers québécois sont de plus en plus nombreuses !

## LA DAME BLANCHE

ANDRÉ TROTTIER\*

*Nous sommes tous obligés, pour rendre la réalité supportable, d'entretenir en nous quelques petites folies. – Proust*

LE QUARTIER LATIN. Par ce lundi matin tout lent, une belle neige douce qui tombe. Et pas de touristes. Que les habitués du quartier qui vaquent à leurs occupations. Les commerces qui ouvrent leurs portes, les livreurs, les clients...

Et c'est comme une apparition, là, sur le trottoir, dans cette rue étroite et tortueuse. Elle arbore un léger sourire, semble chantonner de l'intérieur. Un châle blanc, des gants blancs. Une grande jupe blanche... Des souliers à l'ancienne, tout blancs. Ses longs cheveux sombres qui flottent sur ses épaules, ses lèvres, ses yeux également – car elle est maquillée – contrastent étrangement avec son teint de morte. Mais pour le reste, tout en elle n'est que blancheur. Sa peau, ses vêtements. Même son âme. Blanche.

J'entre chez le même épicier qu'elle. Je fais mine de ne pas lui porter attention, mais je ne peux m'empêcher de remarquer les aliments qu'elle choisit. Du fromage, d'abord, mais du fromage blanc. Du lait, du yogourt nature. Du pain blanc, du riz blanc, des champignons blancs... Que du blanc dans son panier.

Elle va payer, silencieuse, toujours aussi sereine. Elle a un petit porte-monnaie de cuir blanc avec une agrafe. Elle ouvre la porte : le froid en profite pour venir nous picoter le visage. Et je la regarde partir dans ces rues de neige qui tourbillonne...

Mon histoire se termine de cette façon, un peu abruptement. Mon histoire n'a pas de fin en tant que telle, mon histoire n'a pas de conclusion.

Oh, je pourrais bien vous dire qu'on l'a internée, cette fille. Et qu'elle ne faisait plus ses courses, et qu'on faisait tout son blanchissage pour elle. Mais ça donnerait quoi ? Je préfère encore vous dire ce qui s'est réellement passé.

À mon avis, elle est entrée dans le blanc des choses. Un peu comme ces petits signes qui deviennent de moins en moins nombreux, sur la page, et qui laissent en bout de ligne toute la place à la neige et à la lumière.

Les lettres, de plus en plus rares.

Plus de signes.

Et à la fin...

que du

*blanc.*

« La dame blanche », nouvelle tirée du recueil *The Great Antonio et autres contes de cirque*, Outremont, Lanctôt éditeur, 2004, 125 p., p. 54-55. Texte reproduit avec l'aimable collaboration de l'auteur.